

JEAN FAUVEL
33, Rue Harmand, 33
HAIPHONG

R. C. HPG. B-366
②

(Notes pour monsieur Loïc de LABORIE)
Haiphong, le

INDOCHINE - TONKIN de Juin 1940 à
Octobre 1946

Souvenirs d'un appelé du contingent

Appelé de la classe 1939, je fus incorporé le 26 juin 1940 au 4ème Régiment d'Artillerie Coloniale - 4ème R.A.C. - à HANOI.

D'abord affecté au Groupement de Côte et de D.C.A. j'ai demandé une permutation le 1er juillet au II^e Groupe d'artillerie de montagne à LANGSON par ce que je ne concevais pas de passer le TEMPS que je devais à la Nation, évalué par moi à deux années, dans une fonction statique.

Les classes terminées, survint la première alerte sérieuse à la frontière de Chine en septembre 1940 à la suite de l'intrusion d'un corps de l'armée japonaise en territoire indochinois.

A la suite d'un quiproquo malheureux survenu lors de l'approche du pont de KY LUA qui enjambe le Sông Ki Kong, il se produisit une débâcle dans un vacarme indescriptible ponctuée de coups de feu, d'explosions ; on ne sût plus qui était l'ami, qui était l'ennemi. Bref. Repli général sur DONG MO, puis sur HANOI pour reconstituer et rearmar le II^e Groupe.

Au début de l'automne, je fis partie du détachement qui partit en convoi sur fer pour la réoccupation de LANGSON abandonné par les japonais mais occupé par la rébellion annamite dont certaines factions furent, plus tard, incorporées dans le Viêtminh.

Je passais les pelotons 1 et 2. Muté au 1er Groupe de 75 tracté, je fus affecté au bureau du chef d'escadron VAILLANT et pris en subsistance à la 1ère batterie du capitaine BRU. Outre le chef d'escadron, il y avait son adjoint, le capitaine SELLON et le lieutenant FRANCHESCHINI, chargé des Transmissions du groupe.

Dans un bureau voisin, il y avait le Chef d'escadron LEFEBVRE d'ARGENCE, commandant le Groupement de D.C.A. de HANOI, toujours flanqué de son ordonnance corse ROSSI et d'un canonnière annamite (on ne disait pas vietnamien à cette époque là). Le commandant LEFEBVRE d'ARGENCE était un homme de taille qu'on qualifierait de moyenne aujourd'hui - environ 1m73/1m75 - svelte, il avait une chevelure courte, toute blanche pour un homme portant la quarantaine, il coiffait le képi et fumait la pipe, une bouffarde. A l'encontre des autres officiers qui chaussaient des bottes, lui portait des leggings en cuir couleur acajou qui enserraient ses mollets du dessus de la cheville jusqu'à la base du genou. Une pointe d'élégance qui cadrait avec son allure générale. Il avait de la branche. Ce tableau de lui serait incomplet si je ne disais qu'il se donnait un air volontairement bourru pour cacher, à mon avis, une grande timidité.

J'eus l'occasion de l'approcher de plus près et de lui adresser la parole à l'issue d'une alerte aérienne que je rapporte ci-après .

L'après-midi ensoleillé s'écoulait sans histoire lorsque la sirène mugit sinistrement, annonciatrice d'un raid aérien sur le territoire indochinois. Habités, la troupe et son encadrement se rendirent dans les abris, à savoir des tranchées recouvertes d'un petit toit de feuillage, tandis que les officiers procédaient aux rondes de contrôle.

JEAN FAUVEL
33, Rue Harmand, 33
HAIPHONG

R. C. HPG. B-366
Ⓜ

Haiphong, le

La voiture du commandant de la D.C.A. s'avança jusqu'au pied du perron et le chef d'escadron s'y engouffra, escorté de ses deux ordonnances. Elle prit la direction du centre ville où le P.C. d'observation et de commandement était installé sur le toit du bâtiment du Crédit Foncier de France, l'édifice le plus élevé de la capitale administrative du Tonkin.

L'alerte fût longue. Quand, enfin, la sirène se remit à mugir, tout le monde regagna ses pénates, et moi le bureau du groupe où se trouvaient déjà ses officiers habituels, plus le colonel CADOUX, le père du régiment. Ils devisaient sur la localité qui était la cible du raid lorsque survint la voiture du commandant LEFEBVRE d'ARGENCE. Il en descendit, échangea le salut avec le colonel CADOUX qui lui demanda alors: "d'ARGENCE, quelle ville aujourd'hui a été la cible du raid ? HAIPHONG lui répondit-il.- Y a-t-il des dommages importants ? Apparemment " .

Je me trouvais en retrait dans le bureau. Quand j'entendis HAIPHONG et la suite, j'ai dressé l'oreille, et, prenant le pas sur la règle de la subordination, je sortis et je m'avançais vers le commandant en lui disant " je vous prie de m'excuser mon commandant, mais pourriez-vous préciser l'objectif visé dans HAIPHONG ? ". Interloqué, en raison de notre différence de grade, le commandant d'ARGENCE me répondit, cependant " pourquoi cette question ? Mon commandant, ma famille habite HAIPHONG en centre ville. Eh bien, les alliés visaient le bâtiment abritant l'Etat-major japonais, et, une fois de plus, ils l'ont manqué ". A ces mots, j'ai dû blémir et cela a dû apparaître sur mon visage ; il y eût un court silence que je rompis " c'est que les compartiments constituant au rez-de-chaussée les magasins, et, à l'étage, l'habitation de mes parents se trouvent en face du bâtiment occupé par l'état-major japonais, seule la rue les sépare ". Nouveau silence que le colonel CADOUX rompit en me disant " FAUVEL, après le service, vous viendrez me voir dans mon bureau ", ce que je fis. Bien m'en a pris, il m'octroya une permission exceptionnelle de trois jours pour me rendre à HAIPHONG.- Je partis le soir même.

Je débarquai à la gare sur le coup de 23 heures. Il y avait le couvre-feu. Un pousse-pousse me conduisit rue Paul-Bert et me déposa devant ce qui restait de notre bien familial : les cinq compartiments n'étaient plus que ruines, ruines éparpillées jusque sur la chaussée.- La sentinelle japonaise qui faisait les cent pas sur le trottoir d'en face, n'intervint même pas pour me faire ses sommations.- Je suis resté k.o. debout .

Quelques années plus tard, après que le Corps expéditionnaire français eût débarqué au Tonkin, je fus rappelé au LL/R.A.C.M. pour une période, et affecté à une pièce de D.C.A. installée à CATBI, seul aéroport des environs de HAIPHONG.

Un jour, nous eûmes la visite d'inspection d'un officier supérieur que je revis avec plaisir et émotion, c'était le colonel LEFEBVRE d'ARGENCE du 4ème R.A.C. de HANOÏ.- Il nous interrogea un par un, et, quand, figé au garde à vous, j'énonçai mes nom et grade, il vint à moi, me tendit la main et me dit simplement "mais je vous connais FAUVEL - Oui, mon colonel " lui répondis-je. Ce fût la dernière fois, sur le terrain.- Plus tard, je le revis aux actualités cinématographiques où il fût montré, recevant sur le terrain de foot-ball du stade Mangin à HANOÏ, le drapeau français qu'un homme de troupe avait descendu du mat . (En termes militaires, on appelle cela " amener les couleurs ") . Ce fût l'adieu de la FRANCE au TONKIN .

JEAN FAUVEL
33, Rue Harmand, 33
HAIPHONG

Haiphong, le

R. C. HFG. B-366
②

Mais revenons aux 9 et 10 Mars 1945.

Bien avant que ces tragiques journées s'écoulaient, des bruits les plus divers circulaient à l'intérieur du quartier rapportant que des éléments de l'infanterie japonaise s'exerçaient la nuit, dans certaines rues de la ville peu fréquentées par la population civile, au franchissement de murs d'enceinte de villas à l'aide de courtes échelles ; ces militaires japonais chaussaient des " pieds de buffle ", sorte de chaussons en toile noire à semelles de caoutchouc noir, dont le pouce était séparé des quatre autres orteils englobés dans une poche unique, comme les moufles pour les mains. - Pourquoi cette appellation ? simplement, par ce que le sabot du buffle est composé de deux ongles noirs séparés.

Il faut que je vous parle de l'adjudant-chef CARVAL. C'était un colosse à l'accent rugueux et roulant du sud-ouest, il était chargé du service des sports du régiment et il était détaché au Centre régimentaire d'instruction physique - C.R.I.P. - .

Il aurait rapporté au commandement qu'il avait vu de ses propres yeux, des militaires nippons s'adonner à ces exercices.

L'a-t-on cru ou bien ne l'a-t-on pas pris au sérieux ? certains chuchotèrent même qu'il avait des hallucinations. Toujours est-il que je ne le vis plus pendant un certain temps. Aux dires d'autres, il aurait été enfermé à l'hôpital de Lanessan, dans la section Psychiatrie.

Que penser de tout cela . Et si CARVAL avait été mis au secret ? Les événements devaient ultérieurement lui donner tristement raison .

.....
En ville, j'avais mon oncle et ses enfants qui habitaient 4, rue Doudart de Lagrée.

En général, quand je n'étais pas de service de semaine ou de garde, je passais d'abord au Cercle sportif faire mon heure quotidienne de culture physique suivie d'une courte séance de natation, puis je terminais ma soirée chez lui. Nous faisions des mots croisés, commentions les nouvelles locales et du monde, ou encore je l'écoutais évoquer ses souvenirs de la Grande guerre qu'il avait faite en qualité de fantassin. - Passionnant.

Une semaine avant le déclenchement des événements, nous fûmes consignés au quartier. Pour calmer l'inquiétude de mon oncle, j'obtins l'autorisation de faire rapidement un saut chez lui pour le rassurer. Ce fût la dernière fois jusqu'à mon retour du camp de HOA-BINH, plus de six mois plus tard.

.....
Le 9 mars au soir, quelques claquements d'armes de calibre 5,5 m/m mettent en émoi les occupants de la Citadelle. Le trompette qui sonne l'alerte de quelques coups de langue, aggrave l'émoi général.

Au 4ème R.A.C. tous convergent vers le magasin d'armes. La répartition des effectifs se fait le long des murs d'enceinte. La porte Nord est défendue par une pièce de 75 commandée par le brigadier-chef LETORD ; elle est desservie par le boulevard Carnot. - La porte Ouest dépend de la Direction d'Artillerie ; elle est desservie par l'avenue Pierre Pasquier. - La porte Sud commande l'accès du quartier du 9ème R.A.C. ; elle est desservie par la pointe extrême Est du boulevard Félix Faure. - Quand à la porte Est, elle ouvre sur le bâtiment de la Prison Militaire ; elle est desservie par le boulevard Maréchal Joffre.

JEAN FAUVEL
33, Rue Harmand, 33
HAIPHONG

Haiphong, le

R. C. HPG. B-366
□

Dans l'ensemble du quartier, les allées et venues se passent dans une excitation maîtrisée. La troupe est néanmoins sur le qui-vive et prête à répondre à toute attaque.

A l'aube du 10, le jus est servi sur les positions. On se regarde, on s'inspecte presque, heureux de retrouver des visages connus. - Un peu plus tard, j'apprends que DUBARRY - un brigadier-chef de la Compagnie Auto - que j'avais connu au peloton 2, avait reçu une balle dans la tête et qu'il avait été évacué. Cette nouvelle m'affecta par ce que DUBARRY était un gars carré sur tous les plans, physiquement et mentalement, il ne méritait pas cela. Quinze jours plus tard, déambulant dans l'allée centrale, je le vis venir à mon encounter comme si rien ne s'était passé. N'en croyant mes yeux, je me pinçai un bras, croyant voir un revenant, puis, je m'exclamai " DUBARRY, c'est toi ? - Oui, me répondit-il ". Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

Il m'expliqua que la balle de 5,5 m/m avait traversé la cavité creuse droite du crâne et en était ressortie sans causer trop de dégâts. Sous l'impact, il bascula en arrière et perdit connaissance. Ce qui fit croire à ceux qui se trouvaient à ses côtés qu'il était décédé. - Heureusement, le faible calibre de l'arme lui a sauvé la vie pour ainsi dire. Une balle de notre mousqueton d'artilleur lui aurait éclaté la boîte crânienne. - Il faut croire qu'il y a un bon Dieu pour les bigors (artilleurs) .

M'approchant du mur d'enceinte, je jette un coup d'oeil par la fente d'une meurtrière et je découvre que l'enceinte Est de la Citadelle jouxte le manège de la remonte, où, quelques années auparavant, avec mon camarade Marcel MEDRANO, nous tanions notre séant sur le dos de nos montures pour acquérir l'assiette (terme de cavalerie pour avoir une bonne assise), avec cette nuance qu'aujourd'hui le manège est fendu dans le sens de sa longueur par une tranchée creusée pendant la nuit, parallèlement à notre mur d'enceinte. Que présageaient ces travaux ? Fallait-il faire un rapprochement avec les hallucinations de l'adjudant-chef CARVAL ?

Ayant repéré un casque de couleur vert qui se mouvait dans la tranchée, je me procurais deux grenades offensives ; je lançais la première par dessus le mur d'enceinte. Elle tomba sur le parapet de la tranchée et roula jusqu'en bas. La deuxième grenade explosa dans la tranchée et le casque ne bougea plus.

Sur le coup de dix heures, le commandant LEFEBVRE d'ARGENCE qui commandait les troupes du 4ème R.A.C. , puisqu'il était l'officier le plus gradé présent au quartier depuis la veille au soir, demanda un volontaire pour effectuer une reconnaissance avancée dans le périmètre du 9ème R.I.C. occupé en partie par l'ennemi qui s'était infiltré. Je répondis " présent ", et, armé de mon pistolet 7,65 m/m, je me mis en route.

Ayant passé la barrière de démarcation entre le territoire des deux armes, je m'engageais dans un dédale de tranchées couvertes. Soudain, le corps sans vie d'un sous-officier japonais m'apparût. Mon regard se porta instinctivement sur le gros étui à pistolet qui plaquait la poche droite de sa vareuse. Pourquoi ? par ce que les sous-officiers japonais sont dotés d'un parabelium que j'aurai volontiers échangé contre mon 7, 65 m/m. Hélas, l'étui était vide.

Cependant, la présence de ce cadavre m'intrigua car les japonais emmènent, en général, les corps des leurs, puisqu'ils les brûlent sur des bûchers pour rapatrier ensuite les cendres au Japon. Dans une retraite précipitée, l'auraient-ils oublié ou abandonné ? Autre hypothèse : et s'il était piégé ?

Bref, je poursuivis mon chemin jusqu'au bout, à savoir, jusqu'à

JEAN FAUVEL
33, Rue Harmand, 33
HAIPHONG

Haiphong, le

R. C. HPG. B-366
□

l'entrée - sortie de la tranchée, qui, dans le sens de ma progression, débouchait sur l'allée centrale du quartier de l'infanterie. Là, que vis-je ? un maréchal-des-logis avec ses servants de pièce annamites. Ils avaient roulé à la main une pièce (un canon) de 75 montée sur pneus, et, dans l'allée centrale, ils tiraient à vue en direction de la Salle de service située à l'entrée du quartier du 9ème R.I.C.

C'était dingue, et, ce qui devait arriver, arriva.

Un sniper jap qui avait grimpé au premier étage du bâtiment des services, les a descendus - les uns après les autres - comme au stand de tir. Quelle misère, j'ai assisté impuissant au massacre.

Soudain, apercevant un fusil Lebel, aussi appelé " canne à pêche ", adossé contre un arbre de dimension confortable, je me coulai derrière et m'emparai de l'arme. Je la braquais en direction de l'étage du bâtiment et je tirai au jugé.

Cette réaction fit taire pendant un temps le feu ennemi, pas pour longtemps cependant. M'ayant repéré, le sniper tira dans ma direction la rendant vite inconfortable. - Il tirait encadrant, c'est-à-dire une balle entamant le tronc de l'arbre alternativement à gauche, puis à droite, en descendant le long du tronc jusqu'au sol.

A bout de munitions et me rendant compte que je n'étais plus d'aucune utilité, je plongeais en oblique dans la tranchée.

Sur le chemin du retour, je tombai sur un fantassin, originaire d'Afrique noire, qui gisait sur le dos, une cuisse fracassée par une balle. Il perdait son sang en abondance. Je suppose que c'était aussi une victime d'un sniper.

A la vitesse à laquelle son corps perdait du sang, je pris la décision de lui faire un garrot avec sa cravate, puis, l'enfourchant après que je l'eus enjoint de joindre les mains et de les passer en collier derrière ma nuque, je le ramenai dans nos lignes en procédant par reptation, puis je le fis conduire à l'infirmerie de garnison. - Je n'ai su ce qu'il est advenu de ce soldat.

Quand il m'arrive de penser à ce dernier moment de la matinée du 10 Mars 1945, je suis rempli de joie, j'avais sauvé une vie.

Un peu plus tard, j'eus l'occasion de participer à une offensive mixte : artilleurs - fantassins, pour essayer de reoccuper le terrain perdu.

Voici une scène qui est aussi restée gravée dans ma mémoire.

Devant les locaux disciplinaires du 9ème R.I.C. une mitrailleuse Maxim, à demi enterrée et manoeuvrée par un servant japonais dissimulé dans sa fosse, défendait l'accès desdits locaux. Dans la cour, un officier japonais bien campé sur ses jambes arquées, une main sur la poignée de son sabre, l'autre sur la hanche, semblait provoquer la mort.

Nous avons essayé de l'atteindre en l'arrosant de grenades lancées au moyen de tromblons fixés en bout des canons de fusils Lebel, en vain, la cime des arbres contrariait les trajectoires en les déviant. C'était rageant, et lui, qui s'en rendait compte, ne bronchait pas pendant que la Maxim continuait son arrosage meurtrier. C'est au cours de cette action que VIDAL LABLACHE fût abattu par la mitraille. - Nous dûmes revenir à la position de départ.

En fin de la matinée de ce 10 Mars 1945 retentit le cessez le feu.

Nous fûmes alors rassemblés dans la cour du 9ème R.I.C. et contraints de déposer nos armes. Alignés devant la salle de service en colonne par deux, nous attendions. Quoi ? Nous n'en savions rien.

JEAN FAUVEL

33, Rue Harmand, 33

HAIPHONG

R. C. HPC. B-366

□

Haiphong, le

Homme de base de la colonne, j'avais le regard rivé sur les cadavres de deux jeunes eurasien (on disait métis à cette époque là), liés dos à dos, par les mains, dont les têtes et les cous avaient été ouverts en deux par une coup de sabre donné à la verticale du sommet du crâne jusqu'à la base du cou. La terre avait bu leur sang, il n'en restait qu'une large flaque brune.

Qu'avaient donc fait ces malheureux et qui étaient-ils ? Je ne le sus jamais .

Pendant que nous continuions d'attendre, ^Xailleurs, sur la véranda, la soldatesque nipponne, avinée, traînait des corps de malheureux soldats annamites que la peur avait conduit à se réfugier sous leurs bat-flanc et qu'elle avait assassinés à coups de parabellum.

Soudain, un officier français vint nous commander de constituer rapidement une section pour défiler devant des officiers supérieurs japonais lesquels désiraient nous rendre les honneurs. Ce fût fait dans l'instant, devant l'Hôtel de la Division. J'en fus. Ensuite, nous réintégrâmes la Citadelle, et alors commença notre long parage dans ce grand enclos.

Il fût entrecoupé de corvées en tout genre.

Une des plus pénibles et des plus vexantes fût celle où nous fûmes conduits à la Direction d'Artillerie pour charger sur des camions japonais des caisses entières de mitraillettes Stein, encore enveloppées dans du papier huilé alors que nous étions toujours dotés du vieux fusil-mitrailleur (F.M.) modèle 1915 que le manuel de Préparation militaire désignait comme n'étant plus en usage dans l'Armée française.- Ironie du sort .

La vie s'écoula, monotone à certaines périodes où le découragement prenait le dessus, et plus riante à d'autres, lorsque le bruit d'un débarquement prochain des "Ricains" circulait.

Les moyens de garder le contact avec l'extérieur étaient multiples, par exemple, certains journaux parvenaient à l'intérieur de la Citadelle par la voie de corvées de tinettes.-

Ici, une explication s'impose : les camions citernes munis d'aspirateur pour vider les "chiottes" de la matière fécale (communément appelés " pompes à merde ") n'existant qu'en petit nombre et n'étant pas autorisés à pénétrer dans l'enceinte de la Citadelle, il fallait recourir aux charrettes tinettes, à savoir des charrettes tirées à bras dont la caisse était doublée de zinc pour résister à la corrosion et aussi contenir l'odeur de putréfaction. La traction se faisait par le truchement de coolies annamites.

Des combines avaient été montées par qui voulait pénétrer à l'intérieur de la Citadelle pour revoir un parent, un ami, lui donner des nouvelles de l'extérieur, ou lui remettre un peu d'argent.

Dans ces moments là, l'ingéniosité peut atteindre des sommets, le principal étant de bien étudier le problème et de ne pas se faire prendre.

Il fallait recourir au système de substitution du coolie annamite par un " coolie européen " déguisé, ce, moyennant espèces sonnantes et trébuchantes .

.....

Le printemps tonkinois tirait à sa fin, le train-train quotidien finissait par peser à tous bien qu'il fût parfois interrompu par des fouilles inopinées exécutées à l'intérieur du casernement pour des prétextes des plus divers. Parfois, on arrivait même à se demander si elles n'étaient pas commandées dans le seul but de rompre une monotonie envahissante que les japonais

JEAN FAUVEL
33, Rue Harmand, 33
HAIPHONG

Haiphong, le

R. C. HPG. B-366

sentaient préjudiciable à tous.

Les occupants du " grand cirque " (il faut comprendre dans ce terme ironique : la Citadelle) s'étaient organisés. La nuit tombée, des légionnaires actifs et débrouillards circulaient dans les chambrées, sur les vérandas, - un quart dans une main, une bouteille dans l'autre main, proposant du pastis de fabrication maison moyennant quelques piastres la _____ ration ; d'autres offraient beefsteck, filet de boeuf, entrecôte à qui avait le moyen d'acheter ; d'autres enfin du vrai café . Incroyable mais vrai pourtant.

Voici quelques explications : des bandes organisées au nombre de (1) trois s'étaient assuré le monopole des corvées à l'intendance militaire qui était située dans l'enceinte de la Citadelle. Pour être admis dans une corvée, il fallait être parrainé ou assurer un remplacement consenti.

Les légionnaires étaient sans conteste les plus finauds et les plus adroits. Pour détourner le riz, ils portaient à la corvée avec des pantalons kakis longs et larges (plusieurs tailles au-dessus de la leur, normale) dont le bas était serré aux chevilles par de la grosse ficelle. Tout cet attifement était clownesque mais la finalité compensatrice, car, dans l'entrepôt à riz, un comparse vidait dans le pantalon une bonne quantité de _____ grains qui bouddinait les jambes, parfois tellement que l'homme de corvée était gêné dans sa marche, et, pour ne pas être repéré par les soldats japonais qui encadraient la corvée, il se plaçait dans la ^{file} colonne centrale.

Pour fabriquer le pastis, les légionnaires - encore eux - avaient réussi à voler sur la plateforme d'un camion japonais garé dans une allée et à la barbe de la sentinelle un petit fût d'alcool distillé (par manque d'essence certains types de véhicules avaient été aménagés pour fonctionner avec de l'alcool raffiné ou au charbon de bois) qui fût réparti dans des bouteilles, des bidons, etc.- Du sucre et de l'anis étoilé, subtilisés à l'intendance, avaient permis la fabrication de cet apéritif à consommer avec beaucoup de modération pour des corps affaiblis.- Enfin, pour la viande de boucherie - dont la vente n'eût lieu qu'une fois - les légionnaires - toujours eux - avaient volé une vache extraite d'un troupeau qui avait été parqué pour la nuit du côté des écuries du 4ème R.A.C., ils l'avaient abattue, équarterie, ils avaient effacé toute trace de sang en lavant et balayant soigneusement les abords des écuries. Inutile de vous décrire la rage des japs qui n'en pouvaient mais.

Ce demi état de grâce dura jusqu'au 29 juin, date à laquelle les hommes valides partirent à pied pour une destination inconnue. Ce fût un serpent humain, long de plusieurs kilomètres, qui défila des heures durant de l'avenue Puginier à la route Mandarine, en passant devant la gare,. Nous ne sûmes qu'après que nous allions à HOA-BINH. L'étonnement fût grand chez les européens qui nous virent passer, et plus encore, chez la population annamite qui cherchait à comprendre pourquoi et comment la force militaire européenne était si vite passée du stade de force de protection à celle de prisonnière. Cette interrogation fût plus flagrante lorsque, plus tard, dans la région de HOA-BINH, échappant à la vigilance des gardes japonais, nous nous glissons subrepticement dans un village pour acheter des oeufs, du sucre roux en pain, des fruits acides pour leurs vitamines. Déjà, nous avions conscience qu'il nous faudrait durer.

N.D.L.R. (1) celle des corses, celle des légionnaires, celle de la voyoucratie libérée de la Prison militaire

JEAN FAUVEL
33, Rue Harmand, 33
HAIPHONG

R. C. HPG. B-366
⊠

Haiphong, le

Nous fûmes astreints à de durs travaux forcés auxquels nous n'étions pas préparés : débroussaillage des herbes à éléphants le torse nu, en nous couchant à même le sol pour dévaler la déclivité du terrain, et, par le fait, aplanir les herbes car nous n'avions pas de coupe-coupe et les japonais ne nous en donnaient pas ; creusement de cavités au flanc des mamelons pour préparer des emplacements de batterie ; abattage et transport sur nos épaules meurtries de troncs d'arbres pour renforcer pistes et chemins. Je fus de ceux qui concoururent à la construction d'un petit pont en bois enjambant la rivière qui serpentait en bas du camp, nous avons travaillé dans le courant avec de l'eau jusque sous les aisselles. Nous apprîmes aussi à construire de grandes paillettes avec charpente en bambous et toit en feuilles de latanier pour servir d'écuries à une compagnie de transport ~~aménagé~~ par charrettes dont le chef était un capitaine réserviste.

Si dans les camps allemands de sinistre réputation, les prisonniers couchaient sur des bat-flanc dans leurs baraquements, nous, nous avons couché - heureusement seulement pendant cinquante neuf jours - à même le sol, notre toile de tente individuelle nous servant de toit, ce, pendant la période de la mousson.

Qui a connu cette saison dans les pays tropicaux, ne peut nier que les rescapés des camps durs de HOA-BINH ont enduré de grandes souffrances et sont perclus de rhumatismes, et pourtant, les Centres de réforme persistent à vouloir l'ignorer. POURQUOI ? vraisemblablement par ce que ces derniers pèsent l'opprobre d'avoir servi sous le gouvernement du régime de Vichy. - Ce n'est pas juste. Je prétends que celui qui, en uniforme, a combattu l'ennemi, les armes à la main, pour une mission commandée, a droit à la même considération et au même respect que ceux qui ont appartenu à des réseaux de résistance ou qui m'ont été qu'inscrits sur des listes. (Il y en a aujourd'hui qui font des ronds de jambes lors des cérémonies officielles). - Les vrais résistants civils au Tonkin sont morts de la torture peu de temps après leur arrestation et leur incarcération. Paix à leurs âmes et Honneur à leur mémoire.

J'estime devoir rapporter la bastonnade et le matraquage que quatre camarades et moi-même subîrent un soir dans l'enceinte japonaise du camp.

La matinée avait été chaude, pas un souffle de vent. A midi et demi, après avoir avalé notre demie gamelle de riz aspergée d'une louche d'eau chaude où flottaient quelques carrés de couenne de porc, nous obtîmes de la sentinelle postée à la limite du camp, l'autorisation de nous allonger à l'ombre de grands arbres. Nous étions là depuis une vingtaine de minutes quand survint un lieutenant à cheval, qui apostropha la sentinelle. Au ton de sa voix, il nous parût courroucé. La sentinelle rectifia la position, subit l'algarade et nous intima l'ordre de nous lever et de la suivre, ce que nous fîmes jusqu'au camp japonais. Le lieutenant donna sur un ton rogue de nouvelles instructions, et la sentinelle nous commanda de nous aligner sur un rang, puis d'enlever notre casque en liège. Enfin, elle nous commanda de nous mettre au garde-à-vous.

Nous restâmes dans cette position inconfortable jusqu'au soir. Ensuite, eut lieu une grande mise en scène : des tables et des chaises furent installées sur le terre-plein pour les gradés japonais, des torches allumées et plantées alentour, ensuite des gradés de notre armée s'en vinrent en colonne et furent répartis en carrés. Enfin, le commandement japonais de "garde-à-vous" fût hurlé de nouveau à notre intention.

Le responsable japonais du camp japonais se lança dans un grand discours où il nous rappela que nous avions failli à nos obligations de prisonniers en cherchant à nous évader. Nous méritions la sanction suprême mais, l'empereur

JEAN FAUVEL
33, Rue Harmand, 33
HAIPHONG

Haiphong, le

R. C. HPG. B-366
□

dans sa magnanimité suprême consentait à nous accorder sa grâce, en conséquence nous ne subirions que des châtements physiques. Personnellement, je me demandais en quoi ils pouvaient consister. Je ne tardais pas à comprendre.

Devant moi, se présenta un sous-officier tenant dans sa main droite une sous-ventrière (sangle en toile, terminée à chaque extrémité par trois boucles en métal, qui est passée sous le ventre du cheval et qui se fixe à la selle pour la maintenir en place.) Lançant son bras en arrière pour prendre de l'élan, il m'en donna un coup qui aurait pu me faire beaucoup de mal si je n'en avais atténué la violence en accompagnant son geste, en penchant mon buste sur ma droite. Le tortionnaire suivant fut, ^{un}sergent du nom de MATSUMOTO. Il se planta devant moi et décrocha un direct que j'aurais dit de pleine face si je n'avais instinctivement esquivé le coup en penchant ma tête à droite. J'estimais m'être bien tiré de l'affaire lorsque je ressentis dans ma tête comme un coup de tonnerre qui ébranla mon cerveau. Je n'avais pas remarqué que derrière moi (comme derrière chacun de mes camarades d'ailleurs) se tenait une brute armée d'un gros bambou qui avait pour mission de nous rappeler que nous devions accepter, bon gré mal gré, la punition méritée. Ce coup de gong me rappela à la réalité des choses et le reste du matraquage se passa dans la violence sauf quand je pouvais imperceptiblement atténuer l'impact comme indiqué ci-dessus.

Estimant la correction suffisante, le responsable du camp prononça la fin du spectacle et renvoya la délégation française dans ses appartements (sic) cependant, nous fûmes laissés sur place. Le service de garde japonais étendit deux panneaux en caï phen (lattes de bambou tressés) sur le sol, devant le poste, et il nous ordonna de nous asseoir. Pour nous convaincre à rester tranquilles, le chef de poste fit placer en feu convergent sur nous deux fusils mitrailleurs dont il fit tirer quelques rafales dans la nuit pour s'assurer de leur bon fonctionnement. Cette démonstration n'était pas nécessaire. Nous avions compris.

C'est malheureux et cynique de l'écrire : la bombe atomique nous a tous sauvé d'une mort lente mais inéluctable. La nourriture principalement à base de riz glacé, insuffisamment variée, le manque de glucide, de graisse nous donnèrent le béri-béri ; l'eau de la rivière non bouillie ni filtrée nous valut la dysenterie ; le couchage à même le sol les rhumatismes ; l'humidité favorisa l'herpès et la dartre annamite. La pharmacie du médecin capitaine affecté à notre camp était réduite au minimum : quinine en comprimés, dagéan, bleu de méthylène pour les plaies, coton, gaze.

Un maréchal-des-logis de la sous-direction d'artillerie, baraqué comme une armoire normande, perdit en cinquante-neuf jours quarante kilos. Ce fût un zombie qui revint à HANOÏ agitée par les troubles fomentés par le Viêtminh.

Dans le camion qui me transporta de HOA-BINH à HANOÏ, plusieurs légionnaires malades, fatigués, usés, décédèrent en cours de route. Plusieurs portions de route étaient sous les eaux. Le chauffeur et la sentinelle qui nous escortaient nous ont caché sous la bâche du véhicule pour nous soustraire à la vindicte populaire.

Petit à petit pourtant la vie reprit à la Citadelle, elle fût accessible aux civils. Je reçus la visite de mon jeune frère étudiant, de mon oncle, de mon cousin, de mes cousines, d'amis et de connaissances. Tant de visites, tant de gâteries, m'embarrassaient vis-à-vis de mes camarades de régiment qui, depuis bien longtemps éloignés de leur famille restée en France ou quelque part sur le territoire indochinois, souffraient d'un manque de soutien affectif, de tendresse, en ce moment où l'esprit a autant besoin que le corps de réconfort, si ce n'est plus.

JEAN FAUVEL

33, Rue Harmand, 33

HAIPHONG

R. C. HPG. B-366

□

Haiphong, le

Quand je me sentis plus fort physiquement et que se présenta l'opportunité d'une mutation à HAIPHONG, j'en fis la demande et, un beau matin, avec plusieurs camarades, nous fûmes conduits sous escorte chinoise à la gare pour prendre le train.

La Compagnie Hors Rang du Dépôt de Transition nous prit en subsistance. N'ayant pas d'affectation caractérisée, on nous utilisa à des services divers. C'est ainsi que je fis, en ville, mes classes d'apprenti boulanger chez les Magasins Chaffanjon sous la houlette de deux ouvriers militaires d'Intendance. Quand, plus tard, les approvisionnements en farine de blé reprirent et que les magasins Chaffanjon furent en mesure de reprendre la fabrication du pain de blé, je servis de secrétaire-dactylo à monsieur l'Intendant militaire DIGUET.

Rien ne nous fût épargné. Après toutes ces vicissitudes, la population haiphongaise vécut l'invasion des troupes du général chinois LOU HAN jusqu'à ce que le Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient - C.E.F.E.O. - débarque et qu'il entreprenne la lutte pour la réduction des troubles et l'établissement de l'ordre dans la ville.

Mais ceci est une autre histoire, car, qui aujourd'hui, s'intéresse encore à l'ex-Indochine française, fleuron de notre ex-empire colonial.

C'est loin, trop loin tout ça.

x

x x